



CULTURE

Alain Cavalier, la vie en six portraits

A La Rochelle, le cinéaste a présenté une série de documentaires

LA ROCHELLE

Voici quelques années qu'Alain Cavalier, cinéaste précieux, a pris ses quartiers au Festival international du film de La Rochelle, où il présente ses nouveautés cinématographiques. Allergique à l'apparat et à la contrainte, retiré de l'industrie depuis des lustres, inventeur de formes et de manières merveilleuses prolongeant l'arte povera au cinéma, l'auteur de *La Chamade*, de *Thérèse*, de *La Rencontre*, n'a plus connu de raout depuis l'ovation de *Pater*, farce politique exquise avec Vincent Lindon, en 2011, au Festival de Cannes, dans un Grand Théâtre Lumière debout et conquis.

Dans le cadre plus sobre du festival charentais, qui a drainé des foules cinéphiles cette année encore avant de fermer ses portes le 9 juillet, Alain Cavalier a présenté *Six portraits XL*, une série composée de six opus de quarante-neuf minutes. Financée pour une bouchée de pain (72 000 euros) par son producteur attitré, Michel Seydoux, ladite série est lancée librement dans la vie festivalière en attente de qui voudra – de la télévision et/ou du cinéma – s'en emparer. A 85 ans, l'œil vif, le geste sûr et l'esprit alerte, le cinéaste se dispense de fébrilité.

En attendant, ce sont les festivaliers qui sont gagnants, à la dé-

couverte de ces pièces d'orfèvrerie serties dans le réel. Car, à l'art du portrait, si attentif aux détails qui emportent la personne entière, Cavalier excelle depuis toujours. On se souvient de ceux, sublimes, qu'il tourna pour Arte il y a trente ans, vingt-quatre courts-métrages de treize minutes consacrés à des femmes exerçant un métier en voie de disparition, de la matelassière à la gaveuse en passant par la rémouleuse ou l'archetière. Puis, en 2000, quatre autres, plus longs, moins thématiques mais aussi vibrants, réunis pour le cinéma sous le titre générique *Vies*.

Journal filmé

La particularité des films de la série « XL », outre leur format ad hoc, est de provenir du journal filmé personnel du cinéaste et de n'avoir conséquemment pas été conçus à part entière, à l'exception de l'un d'entre eux, filmé de « morceaux filmés » de personnes, plus ou moins proches, rencontrées au gré des circonstances, à plusieurs reprises et parfois à des années de distance, dont la « matière » lui a paru être bonne à monter. Jacquotte, la femme réfugiée dans le sépulcre de son enfance; Daniel, le joueur de la Française des jeux cédé dans le cercle propitiatoire d'un trouble obsessionnel com-

pulsif; Guillaume, le boulanger-pâtissier de qualité qui passe avec sa petite famille à la vitesse supérieure; Philippe, le journaliste et l'intervieweur de renom saisi dans la trivialité de son métier; Bernard, l'acteur qui n'aura joué qu'un rôle dans sa vie, qui le sait, et qui le prend avec bonheur; Léon, enfin, le cordonnier arménien parigot, râleur et grand cœur, qui ferme boutique après quarante-six ans de tatanes rétablies.

De sorte que, par-delà l'impression de réussite plus ou moins grande de tel ou tel d'entre eux – qui différera possiblement selon les spectateurs –, une morale du regard et de l'esprit lie l'ensemble. La bienveillance d'abord qui prédispose à ces portraits (à ne pas confondre avec la mièvrerie, Cavalier ne recule pas devant la cruauté). Le personnage en action, filmé généralement dans un même lieu et au plus près, la ténuité de l'échange entre filmeur et filmé, le peu qui se dit laissant néanmoins affleurer la complicité. Enfin, et l'on touche à l'essentiel, l'impression qu'une même question les travaille. Cette manière qu'ont les personnages de se déterminer par rapport au temps qui passe, chacun se défendant, en un lieu particulier où sa vie se joue, de cet obscur pressentiment que c'est le temps, inexorablement, qui les détermine. ■

JACQUES MANDELBAUM